

Un livre pour embrasser la complexité de l'Histoire

POLO BEYRIS Un livre retrace désormais la vie du camp de prisonniers où furent enfermés Espagnols, coloniaux, « collabos » puis Allemands. Tous dans des conditions indignes

Pierre Penin
p.penin@sudouest.fr

Depuis 2012, le Collectif pour la mémoire du camp du Polo-Beyris lutte contre l'oubli. Il est un passé présentable, de vainqueurs, celui que l'on trompette et commémore. Et puis ces bouts d'Histoire dont on détourne parfois le regard, parce qu'ils ébrèchent la certitude du bien. Le livre « Polo Beyris, un camp oublié à Bayonne » (Filkar) restitue sept années de recherches minutieuses de citoyens. Et enlève la complexité des faits, fut-elle incontournable pour la pensée.

« Au départ, on ne parlait que du "Frontstalag 222" », indique Claire Frossard, l'une des petites mains du collectif et corédactrice du livre. À Bayonne, sur l'ancien terrain de polo du quartier Beyris, l'occupant allemand enferme ses prisonniers de guerre entre septembre 1940 et la libération. Ce sont essentiellement les « coloniaux », tirailleurs noirs ou arabes que le régime nazi ne veut pas sur son sol, même entre des barbelés.

D'une violence à l'autre

« Certains ont voulu oublier le reste. » Soit l'usage du camp par les autorités françaises. Ce sont elles qui l'ouvrèrent, en 1939. Cela pour « accueillir » les réfugiés de la « retraite », ces républicains espagnols chassés par le régime franquiste. « On a découvert la partie espagnole grâce à Alvaro de Orriols. » Ce dramaturge espagnol, aux engagements pour la république, a raconté son exode dans « Les Feux du Perthuis » (Privat). Sa liberté, ses rêves et ses désirs : « Tout est venu s'échouer contre la dure réalité de cette baraque de Beyris », écrit-il.

Il y a rencontré la promiscuité, le dénuement, la faim, le traitement aléatoire des géoliers... Comme les soldats des colonies après lui, comme les 8 000 à 10 000 prisonniers qui séjourneront au camp, jusqu'en 1947. Car ce que dit l'ouvrage collectif fraîchement édité, c'est cette récurrence de la violence. Sa perpétuation, certainement. Pour ne pas dire sa transmission.

Après les Espagnols, les coloniaux, le camp revient sous administration française à la libération. Ce sont maintenant « les politiques et administratifs » qu'on embastille. Autrement dit, les collaborateurs. Avérés, le plus souvent. Parfois aussi désignés comme tels par les bravaches du printemps 45.



Une stèle matérialise l'emplacement du camp du Polo. Un livre consigne désormais son histoire.

PHOTO BERTRAND LAPÈQUE

Avec la sobriété de l'historien consciencieux, le collectif n'élude rien. On peut lire dans son livre le témoignage d'un prisonnier guyanais en faveur de deux femmes arrêtées pour collaboration. L'une et l'autre l'ont aidé lors de son évacuation, en 1944. « Nous avons réuni une documentation abondante aux archives locales, départementales, nationales mais aussi au service historique de la défense, à Caen. Avec le souci de ne pas avoir la mémoire sélective », résume Claire Frossard.

« Rien de glorieux »

Les prisonniers allemands d'une France triomphante, derniers à séjourner au camp, n'y ont pas connu un meilleur traitement que celui qu'ils ont infligé aux coloniaux.

Mixel Esteban signe la postface du livre. Le professeur d'histoire à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour scelle ainsi les enseignements du précieux ouvrage : « Un camp comme celui du Polo n'avait rien de glorieux, dans aucune de ses phases. Les deux premières relevaient de la xénophobie et du racisme, les deux dernières de la honte et de la revanche. »

La violence n'est pas affaire de nationalité, pas plus que l'humanité. Et les victimes d'un jour peuvent devenir les bourreaux du lendemain.